

L'Escholier

Rédaction et Administration :

320 RUE BEAUDRY 320

Téléphone : Est 4088

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

REDIGÉE EN COLLABORATION

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Quatre Pages : - - 5 Sous

Abonnement : - - 50 Sous

Annonces :
15 lignes agate : - - 50 Sous

Sur une pétition.

Que le diable m'emporte, nous avions pleinement raison de déblatérer, dans différents numéros de "L'Escholier," contre cette peuplade d'étudiants égarés et veules qui n'ont d'autre idéal que celui de passer l'examen mensuel ou de se bien poster aux yeux des professeurs, pour ne pas être acculés au mur dans les grandes épreuves finales. Des exemples sont venus ci et là, confirmer et renforcer ce que nous disions de ces gens, hélas! trop nombreux à l'Université. Chaque fois, nous n'avons mis aucune gêne à fustiger les coupables et à les placer au pilori pour l'édification de leurs pareils. Il ne faut pas croire pour cela que la série de ces vicillards de vingt ans a fini de défilé. Un incident ou plutôt deux incidents qui se touchent par les extrêmes viennent déchirer de bas en haut le voile qui couvrait hypocritement les derniers.

**

Soyons brefs. Les carabins de l'école du Droit faisaient une ovation à leur professeur, M. le juge Demers, pour les nobles paroles qu'il a prononcées du haut du tribunal en faveur de la langue française, et les mêmes exprimaient en plein cours à M. Cousineau, par un geste non équivoque, l'étonnement et l'indignation qu'ils ressentaient à la nouvelle que le chef de la loyale opposition à Québec, s'étaient presque mis à dos, par une fausse attitude en Chambre, non seulement ses adversaires politiques mais tous les hommes intelligents qui le supportent.

Qu'est-ce que font, dans le premier cas, les étudiants de la docte faculté? Ils portent sur le pavois le professeur qui a soulevé leur enthousiasme par sa belle conduite. Et dans le second? Onste, et le portrait de M. Cousineau disparaît comme un verre de bière.

Tout cela est bien logique. Si on loue M. Demers pour une parole que tous les vrais étudiants français, qui n'ont pas encore perdu le sens du patriotisme admiratif, faudra-t-il maintenant qu'on loue dans la même mesure, un homme, bleu, rouge ou... gris, qui s'est mis dans une position diamétralement opposée à celle prise par notre professeur? Voilà qui serait illogique et inconséquent.

**

Franchement, la conduite de certains étudiants, depuis cette affaire de Québec est révoltante. Nous avons tout de même une consolation, celle de croire que la pétition, dont le papier où elle est cou-

chée a vu tous les coins sombres du couloir de l'Université, restera le monument impérissable de l'étroussure d'esprit et de la lâcheté de tous ceux qui en ont été les parrains et les souteneurs.

A votre âge, là, à vingt ans, fouler au pied ce qu'un canadien-français doit avoir de plus cher au cœur, le désir de parler sa langue, "la plus belle qui soit née sur des lèvres humaines" et de l'entendre chanter partout, dans Québec comme dans tout le Dominion; à vingt ans tout juger au prisme de l'intérêt, de l'à quat'pattes, de la lâcheté; à vingt ans avoir des odeurs de crèche et de basse partisanerie politique, voilà une chose, ma vérité, répugnante pour nous et avilissante pour vous.

Encore, si les coupables étaient des types vulgaires; encore, s'ils appartenaient "au vulgum pecus," à ce populaire borné, qu'un homme futé et intelligent peut constituer en troupeau d'esclaves, je ne pourrais trop dire; mais des potaches d'hier, des jeunes intellectuels, des universitaires d'aujourd'hui, se faire rouler d'une manière aussi magistrale, sur une question de langue, donc de nationalité, donc de foi pour ces petits nimbés qui ne peuvent démarier les deux, par l'un de leurs camarades, un pseudo-patriote lui aussi, voilà de l'épate, voilà de l'indigne et surtout voilà du triste.

**

Cet article, plutôt cousu d'enthousiasme que de dialectique, est le prélude d'une série d'autres qui seront écrits par les nôtres sur une froide étude de l'alliance des droits écrits et droits des gens de droits constitutionnels et des autres conférés à tout homme, qu'il soit canadien ou chinois, par le simple droit naturel, base de tous. Nous nous adressons à des étudiants en droit, à ce moment, il est donc de bon aloi que nous ayons dans nos polémiques la couleur... légale.

**

Drôle de race que la nôtre, en somme! Plus naïfs encore, ceux qui comptent sur certains "hommes de profession" pour tenir toujours la hampe du vieux chiffon fleurdéliné, que nous ont confié nos pères, comme une Toison d'Or, et que nous devrions toujours tenir à pleine main, plutôt que de l'oublier sous la poussière de deux cents ans.

Roger Bon-Temps.

A propos de M. Ph. Cousineau

Certaines gens se sont empressées de jeter la pierre aux Etudiants de la Faculté de Droit, même de les taxer d'imbécillité parce qu'un beau matin, ces messieurs, dans l'enthousiasme de leur ardeur jeunesse, se sont fâchés en apprenant qu'un de leurs professeurs et des plus aimés, avait osé, en pleine chambre, proférer des paroles, jugées par tous, anti-patriotiques, ou pour le moins, respirant le plus pur égoïsme. Il fallait protester contre une telle "gaffe" et dire au public que nous ne partageons pas, mais pas du tout, les opinions de notre professeur de Droit Constitutionnel.

Mais comment protester? Dans les circonstances, les moyens étaient rares; il fallait faire vite et faire bien. Soudain une idée lumineuse! Si nous enlevions le portrait du citoyen et le mettions en quarantaine! Aussitôt dit, aussitôt fait, pas de retard avec MM. les Etudiants, et c'est ainsi que sans tambour ni trompettes, M. Cousineau fut expulsé de Laval par le moyen de son cadre, qui alla définitivement s'échouer derrière la tribune, où, quelques trois semaines auparavant, pérorait le professeur de Droit Constitutionnel.

Cet acte, je le concède, ne fut peut-être pas de meilleure politique que celui de M. Cousineau, en Chambre. Que n'a-t-on pas dit à ce sujet! Ces messieurs de Laval sont des vauriens, des têtes légères, des petits maîtres es-pédantisme qui se permettent non seulement de juger la conduite de leurs aînés mais prétendent même en remonter à tout le monde, eux, ces frais émoulu du collège. Eh! bien, oui, nous sommes frais émoulu du collège, et c'est à cause de cela que nous avons protesté, c'est parce que nous avons la mémoire encore toute pleine du récit des luttes soutenues par les ancêtres pour la défense de notre langue française, c'est parce que nous avons gardé l'enthousiasme inspiré par Lafontaine, qui combattit sous l'union, jusqu'à ce qu'il obtint gain de cause contre la loi qui prohibait le doux parler de France, en Chambre. Et l'on aurait voulu, que nous, les jeunes qui avions fait la semaine précédente, fait une ovation à l'Hon. Juge Demers, parce qu'en pleine cour, il avait eu le courage, tout en donnant une verte leçon à un compatriote, de revendiquer nos droits à la langue Française. L'on aurait voulu que nous passions sous silence la trahison de M. Cousineau envers nos frères d'Ontario, sous prétexte que chacun est libre d'avoir ses opinions et de les émettre en public. Belle affaire, pour le moins, nous aurions manqué de logique.

Parfaitement, nous concédons à M. Cousineau le droit à la liberté de penser comme bon lui semble, mais de grâces, que l'on nous octroie, à nous aussi, un droit égal et la liberté d'avoir nos opinions.

Et de fait, au sujet de cette loi Galipeault, nous n'acceptons pas le principe anglais dont s'est servi M. Cousineau. "Mind your business," soit: les affaires de l'Ontario ne nous regardent pas. C'est bien beau de dire: "mêlons-nous de nos affaires," mais le principe devient durement égoïste dans le cas présent, et cette doctrine ne vaut par conséquent qu'en autant que dans les provinces sœurs on accordera à nos compatriotes les libertés et le "fair-play" dont jouissent les Anglais dans Québec.

Il ne faut pas quand il s'agit de races appliquer de façon absolue l'axiome: "Charbonnier est maître chez lui." Non,

tout ce qui touche à la race canadienne-française nous touche de trop près pour que nous demeurions indifférents. Que ferait M. Cousineau si, par hasard, il entendait crier: "au meurtre" chez son voisin, qu'il saurait pertinemment que ce dernier est en frais d'égorger sa femme et qu'il lui serait possible, à lui, M. Cousineau, de l'en empêcher. Resterait-il tranquille dans son fauteuil, à fumer son cigare en se disant: "Charbonnier est maître chez lui," que mon voisin fasse son affaire." Si oui, que penserions-nous? N'est-ce pas que tous, d'un commun accord, nous délivrerions un certificat de lâcheté à ce monsieur qui fume son cigare pendant qu'on assassine à ses côtés.

Dans Ontario, que fait-on? n'assassine-t-on pas la race française, notre race? Et nous, il nous faudrait laisser faire, nous croiser les bras dans une superbe indifférence. Oh! que nenni, mon maître! nous pouvons agir de l'action la plus efficace en notre pouvoir; c'est de subventionner nos frères de là-bas pour leur permettre la résistance, l'argent, c'est le nerf de la guerre.

D'autant plus, que sans être trop pessimiste, nous pouvons nous dire, que sous peu, nos descendants auront peut-être à soutenir une lutte semblable à celle que livrent les canadiens-français dans Ontario.

Notre race est encore forte ici et en majorité, mais il ne faut pas oublier que chaque jour, l'anglais se fait plus nombreux et plus exigeant aussi. Il convient donc, dès l'instant, d'affirmer, plus que jamais notre volonté bien arrêtée de demeurer français toujours, et nous l'affirmerons en luttant avec nos frères d'Ontario.

Quant à votre cadre, M. Cousineau, il reprendra bientôt son ancienne place au milieu de ceux de vos confrères. Nous espérons que vous ne tiendrez pas compte de cette petite méchanceté, bien de notre âge, après tout, et qu'aux examens, nous trouverons toujours en vous, le bon papa de jadis. En tout cas, quoiqu'il arrive, nous resterons quand même les élèves dont vous parlonniez si facilement toutes les péccadilles au bon temps passé.

Jacques Bonhomme.

SIMPLE NOTE

L'article de Roger Bon-Temps n'est pas une dissection du Bill Galipeault. Il n'a été dicté que par une étude des conséquences que pourraient entraîner, aujourd'hui et dans l'avenir, l'énoncé d'un principe comme celui de: "mêlons-nous de vos affaires," désormais célèbre, et une conduite aussi illogique et aussi incompréhensible que celle que tiennent en ce moment un certain nombre des nôtres au Laval.

R. B.-T.

C.O.T.C. Laval

Samedi, le 11 mars, à 2 1/2 h. p.m., grande parade au Champ de Mars; révision des listes d'appel et commencement des exercices en plein air. Le "fall-in" sera donné à l'arsenal, 23, ave Mance, à 2 h. 15 min. p.m.

Par ordre,
Robert Bourassa,
Lieutenant-adjutant.

Ralliez-vous

à la candidature de

E. W. VILLENEUVE

Au Bureau de Contrôle

qui a l'appui de tous ceux qui veulent le bien-être de la ville.

Dissection.

(S'il avait connu Chevrier,
Il le lui aurait sûrement dédié!)

Sur la pierre froide, elle est toute nue;
Ses grands yeux jaunis sont restés ouverts.
Sa chair est livide avec des tons de verts,
Car le corps est vieux et la mort pue.

Bouchez-vous le nez; admirez pourtant:
Elle est encore belle, et sa pourriture,
Dans une impudique et folle posture,
Attendant le ver, son dernier amant.

Elle va goûter de tristes caresses,
Et pour consommer ce lugubre amour,
Elle a conservé le délire lourd,
Ce charme malsain des vieilles ivresses.

Mes dégoûts subits pour ses baisers froids,
J'en sais maintenant l'affreuse origine:
N'était-elle pas cadavre et vermine
Dans nos douloureux amours d'autrefois?

Fouille, Carabin, nerfs, ventre, cervelle,
Dénuade les os, découpe les chairs
Pour connaître à fond celle qui fut belle,
Ne craignons ni son sang corrompu ni vers.

Quand nous n'aurons plus qu'un amas informe,
Que d'épars tronçons d'un cadavre mou
Comme un vieux chien mort, afin qu'elle y dorme
Nous la jetterons au fond d'un grand trou.

Beaudelaire (1863)

Satires d'un Poète.

PAYSAGE BLANC.

SATIRE IX

La bourrasque siffle en sacrant.
Les glèbes dorment sous la neige.
Le grand vent du Nord désagrège
Les bancs de neige dans le "rang."

Et puis les vieux sapins frileux,
Se tassent dans la forêt blanche,
Et l'on n'entend plus sur la branche
Les enguendades des "siffleurs!"

Ça grinche sec sur les trottoirs.
Ah! comme la maison est bonne.
Dehors, sur le toit, ça bougonne,
Et ça frappe à coups-de-boutoirs.

Puis, s'en vient le repos dehors;
La poudrière est fatiguée,
Au bois elle s'est reléguée,
Où elle a cent diables au corps.

Sous la lune, béatement,
La neige, du ciel noir, déboule
Comme de la farine en boules,
Ou comme du sucre d'argent!

Et les "guérets" sont des tombeaux.
Immenses et blancs cimetières.
Les arbres sont des bijoutières
D'où pend des perles en anneaux.

Les maisons font des gâteaux noirs
Couverts d'un blanc sucre-à-la-crème.
Et si ce n'était le Carême,
On en mangerait tous les soirs!...

Des rayons percent les rideaux
Des foyers, dans la nuit obscure,
Et leurs reflets font des piqûres
D'or, à travers les carreaux.

Et la Grande-Ourse, au firmament,
Là-haut, très loin... dans la banlieue
Se gèle le bout de la queue,
Sans grogner... éternellement!

Halluciné.

Gageure.

Un groupe d'étudiants ont parié
vingt piastres (20.00) avec le Sieur
Philippo Ferrari, que ce dernier n'ose-
rait jamais chanter dans une soirée
d'amateurs, au Théâtre Français.

Le dit Sieur Philippo Ferrari a relevé le
gant, a relégué avec envie le billet de
vingt "tunes," et a affirmé à notre
reporter qu'il serait prêt à affronter le feu
de la rampe du "Français," vendredi le
17 mars de l'année du Seigneur, courante.

Montera-t-il, montera-t-il pas? Allons
voir, étudiants, notre célèbre 1er dessus,
nous serons témoins de cette joute tita-
nesque...

Interviewé.

Notre Mardi Gras.

Qu'il est maigre notre mardi-gras et
combien il peint bien, dans son langage,
le réalisme, les mœurs d'aujourd'hui. Ces
fêtes qui sont nées pour réjouir le peuple,
n'ont plus les gaietés d'autrefois. Ces
voitures chargées de masques et de têtes
joyeuses, qui se croisent dans les rues,
échangeant des quolibets, se lancent de la
farine et des serpentins, qui jaillissent
multicolores comme des fusées dans les
airs, n'existent qu'aux fêtes de la
Nouvelle-Orléans, de Nice, de Venise et
au mardi-gras à Paris.

Ici, où nous nous vantons d'avoir
conservé, malgré l'anglicisme, les vieilles
gaietés françaises, il n'en est rien. Ces
fêtes ne servent plus qu'à la débauche
et n'ont lieu que dans les salles de danse
et les cafés où règne la prostitution. L'on
n'y rencontre que des "dandys" et des
gueux, dansant avec des espèces de fem-
mes, qui n'ont sur la bouche, à défaut de
sentiments tendres, que le prix de leur
nuît. On ne sait pas d'où elles viennent
ni où elles vont, quel est leur nom, ni
celui de leur dernier amant. Au lieu d'y
trouver l'oubli, la joie, on n'y rencontre
que l'ennui et le honteux échange des
charmes contre des billets de banque.
C'est l'américanisation jusque dans le
cœur où l'on ne voit plus qu'un comptoir
d'escompte. Les costumes sont burles-
ques, et sans cachet d'originalité.

Ce ne sont plus des bouffons spirituels
mais des "clowns" de cinémas. Ils ne
ressemblent ni aux hommes, ni aux ani-
maux, avec leurs faces couvertes d'un
fard épais, sillonné de traces vertes, et
ces cheveux huileux, épuis sur les tempes.
On dirait des monstres, qui par bandes,
débambulent dans la rue, insultent les
passants, errent à perdre la tête et puis la
nuît venue, ivres à moitié, descendent les
ruelles noires, se cachent sous leur mas-
que, comme honteux de se voir affublés
ainsi et d'être la risée et le mépris du
public. Comédie sourde où l'on entend
le chicotement du vice.

En vain l'on chercherait de la gaieté
franche, le souci de l'originalité, l'esprit
de bon goût, tout y est nu, horrible et
burlesque. Où est donc la jeunesse
d'antan, elle, si gaie, si franche, si aimable
et insouciant. En vain, des clubs de
raquetteurs traversent-ils la ville, en son-
nant à pleins poumons dans leurs trom-
pettes, comme des héros d'armes, appe-
lant le peuple à se réjouir, tous ces bruits
inutiles s'éteignent dans le silence de
la nuit.

Il n'y a rien d'étonnant aussi que les
étudiants, cette classe "privilegiée" qui

Nap. LeChasseur

FIT-RITE TAILORING LIMITED

485 RUE STE-CATHERINE EST

AVIS AUX ETUDIANTS:

Nous venons de recevoir nos complet de printemps 10% d'escompte aux étudiants.

DEPOT DE JOURNAUX DE PHILIP

185a Rue St-Denis "Au Coin"

Tous les journaux, cigares, cigarettes,
tabac, revues, magazines. -:- -:-

Achetez là votre "Escholier" avant de prendre le tramway,
le jeudi soir.

LA CIE J. & C. BRUNET

PLOMBIERS

Fournisseurs de la "Maison des Etudiants"

213, ST-LAURENT. Tel. Est 1835

S'il reste à Montréal quelques
Brummels et des gens vraiment
chics c'est sans doute parce qu'ils
s'habillent au

ROYAL STORE

266 EST, STE-CATHERINE

M. Alex. Lussier, Gérant.



Tél. Bell Est: 1584

Chas C. deLorimier

Fleurs naturelles
et artificielles.

260, rue St-Denis, 260

MONTREAL

SPECIALITE: Tributs floraux et funéraires

Tél. Est 1736.

Direction: F. DHAUVOL.

AU NATIONAL!

"LES SOIRÉES FRANÇAISES"

Matinées spéciales le MARDI, JEUDI et SAMEDI
SEMAINE DU 13 MARS

Adieux de
Melle Andrée Mery

"LA DAME AUX CAMELIAS"

Par
A. Dumas

Le vaudeville anglais?... Flûte! vive la comédie française.

président ailleurs aux fêtes publiques et
leur donnent l'entrain, ne recherchent
plus ces réjouissances; car partout ils
n'ont rencontré que la vanité, le dégoût
et l'ennui, ces maladies du siècle, qui
tuent, chez la jeunesse, les illusions du
cœur, et chez le peuple, la vertu de ses
filles.

Phil. D'Auray.

Un scandale universitaire.

Après la petite scène de l'autre jour,
où le portrait du chef de l'opposition,
(par malheur, professeur excellent chez
nous) fut décroché par un groupe de jeu-
nes, en signe de désapprobation pour
certains discours à la Chambre, on
pouvait, on devait s'attendre à une
réaction quelconque.

Le grand moultardier du parti bleu,
chez la jeunesse universitaire, rédigea du
sein de son état-major, une pétition, où
il est demandé, le racrochage de l'effigie
en question, ce qui est vraiment très
bien, et où l'on proteste contre "l'insulte"
faite à M. Cousineau, ce qui est injuste.
Alors, il n'y aura plus moyen, mainte-
nant, de faire une manifestation sans
insulter?

Réalisant à demie, le ridicule de leur
geste, les promoteurs du mouvement
font circuler leur feuille d'amis en amis.
Chacun des carabins est approché dans
les couloirs, il est sondé et cabalé
sournoisement.

Cette pétition, qui d'après nos sycop-
hantes, signifierait une poussée d'indi-
gnation, est en parturition depuis une
semaine, à l'école de Droit et déjà les
signatures n'ont guère atteint le tiers des
escholiers. Belle protestation, ma foi!
Quel enthousiasme! Quelle chaleur!
Quelle conviction!

Si encore il n'y avait que cela. Mais
l'affaire prend la tournure d'un vulgaire
chantage et d'un stratagème de bayadère
en dérépitude. Voilà le scandale.

On se sert de la crainte des examens
pour faire signer les timides, on leur dit:
"Signes donc, mon vieux, tu verras
comme tu seras bien vu aux examens
et par tous les professeurs!"

Les hypocrites qui extorquent ainsi
l'appui résigné de quelques uns de nos
confrères, appliquent à chaque recrue
qu'ils font un soufflet à l'honneur et à la
probité de M. Philémon Cousineau.

Il n'y a personne à Laval, qui ait le
droit de déclarer que M. Cousineau et ses
collègues, bloqueront aux examens ceux
qui désapprouvent leur politique.

Cette affirmation est odieuse.

Que le portrait de M. Cousineau
soit remis à sa place, c'est le vœu de tous,
mais que l'on vienne nous exagérer une
boutade d'étudiants, que l'on vienne
nous faire chanter avec la crainte des
examens, c'est trop fort.

Et pourtant, il y en a qui veulent
replâtrer leur popularité avec de tels
moyens.

Oh! fabuleuse naïveté de ceux qui font
passer l'assiette au beurre avant la
langue française!

Don Quichotte.

Les dégénérés du vingtième siècle.

Songeant à l'admirable geste de ceux qui, poussés par un véritable sentiment de patriotisme, laissent une existence des plus enviables pour aller défendre la cause des Alliés, il nous arrive parfois d'être tentés d'applaudir ces braves, et de faire un vibrant appel aux descendants de 1837.

Mais, étrange contraste, si nous nous éloignons du conflit européen et que nous jetions un coup d'œil sur notre propre situation, nous nous sentons aussitôt envahis d'indignation à la seule pensée qu'il se trouve parmi nous des Canadiens-Français pour quitter le Canada, alors que le respect qu'ils se doivent à eux-mêmes et le devoir le plus élémentaire leur commandent de demeurer ici.

En effet, Canadiens-Français, vous qui combattez ou qui allez combattre, rappelez-vous que si vous succombez il se trouvera deux races pour se réjouir de votre trépas: les Boches tout d'abord, et les Tories ensuite.

En douteriez-vous, il suffira pour vous convaincre, de vous référer entre autres, à un organe de Toronto, qui tout dernièrement, devant un appel de Kitchener pour une levée considérable, reproduisit une caricature dégoûtante, accompagnée de ces paroles dignes des cerveaux qui les ont engendrées: "Well, what a good way to get rid of these dam Frenchmen."

Et cette abomination, c'est la conception réelle et vivante de tous les tories à notre égard qui, jour par jour, cherchent à nous déprécier et à nous anéantir complètement.

Au-dessus de l'assassinat, qui est le crime des Boches, se trouve le fratricide, qui est le crime des tories.

— Chauds partisans de l'enrôlement, (charité bien ordonnée commence par soi-même) menacés à la fois de ces deux maux, avant d'aller défendre les pays alliés contre un crime qui ne nous présente qu'un danger lointain, il nous incombe de nous défendre contre le fratricide qui se dresse devant nous d'une façon beaucoup plus périlleuse.

Canadiens-Français, qui que vous soyez, c'est là qu'est notre devoir, et là seulement. Et ce devoir, les masses de nos glorieux ancêtres, morts pour la conservation de nos libertés, ont le droit et l'obligation d'en exiger l'accomplissement.

A. R.

Danse macabre.

L'entrevis dans la nuit, des yeux phosphorescents, luire dans les orbites de souffre et des ombres fureteuses glisser dans une danse langoureuse jusqu'à mon chevet, où elles m'enveloppèrent de caresses. Une odeur de sépulture accompagnait ces fantômes qui parfois laissaient échapper sous le froissement de leurs ossements des sons de pas humains.

Aux rictus infâmes d'un crâne, se mêlaient des sourires invitant à l'ivresse.

Des voix rauques sortaient de terre, pleuraient et des rires sardoniques, rires de vieilles femmes se livrant à d'infâmes accouplements, des chants lugubres montaient sous les cieux gris.

Des dogues, aux crocs énormes, mordaient des vierges aux seins et des loupes avec des vieillards nus se disputant ces horribles festins.

Je vis une vallée sans fin, peuplée de sépulcres, et des fils violer la sépulture de leurs mères et donner leurs cervelles à manger aux crapauds.

L'inceste présidait ces bacchanales.

Puis une pluie fine, monotone, glissa sur ce rêve, tombant en gouttelettes d'argent sur les dalles qui salmodiaient des sanglots. La pluie laissait par intervalles, un silence de mort.

Les voix assoupies du moment s'élevèrent de nouveau et ainsi qu'une mer en démenée, la danse macabre recommença. Mille horreurs tourbillonnèrent au travers de la nuit. Tout un monde défila devant mes regards. Je vis des robes noires, des robes rouges, des robes d'her-

mine, puis d'autres cousues d'or. Les ombres livides portaient des tricornes, des couronnes, des bérêts, des calottes et des tiaras; la plupart gesticulaient en brandissant des sceptres, des épées, des bouteilles, des ascensoirs ou des objets burlesques.

Tous les états étaient représentés. Les plus grands étaient les plus hideux, et des robes noires dansaient le "Tango" enlacées avec des robes de satin. Leurs dents s'entrechoquaient sous leurs baisers, et tous mêlaient à des spasmes et des cantiques, des chansons de cabarets.

Des vents soulevaient des vapeurs empestées et son sifflement ressemblait aux plaintes d'un mourant. Je vis aussi la pauvreté nue avec ses gâles, sa vermine et ses chancres. Les vices les plus hideux se cachaient sous l'hermine, le velours et l'or. Bientôt, la Folie, reine superbe, couverte, en guise de pierrieres, d'innombrables yeux aux couleurs changeantes, qui la maudissaient ou l'aimaient encore, yeux d'amants éconduits ou d'amants heureux. La folie se baignait dans les flots de sang chaud qui coulait des faces livides de femmes déshonorées, trahies, abandonnées. Gourmande, elle mâchait un rat vivant, rongé par les vers qui se cramponnaient de ses pattes grises à ses dents d'ivoire et lui mordait le palais. Cette triste scène s'évanouit et à une lucur blafarde, apparut deux sinistres pendus qui se balançaient à d'immenses peupliers, aux pieds desquels une ombre noire ricanaît: "Six mois, mes petits agneaux." Les corbeaux, attirés par l'odeur de la chaire fraîche, tournoyaient en spirales autour des cadavres.

La pluie, toujours fine, serrée, glaciale, glissait sur ce rêve et longtemps après, une voix étrange soupirait: "six mois, mes agneaux." Le bourreau avait disparu, emportant pour prix de son forfait, l'argent des victimes. Un dernier coup de vent fit revenir vers moi des ombres qui s'étaient égarées, et des doigts de squelettes audacieux effleurèrent ma peau. Je me sentis alors soulevé, des mains humides de sang caressèrent mes épaules nues et des lèvres errantes sur mes lèvres s'arrêtèrent et collées sur ma bouche j'entendis un sifflement; la folie se nourrissait de mon haleine.

De cette étroite avec la mort, le froid de la tombe me glaça le cœur. La terre remua; à ce moment j'entendis sonner au loin les cloches d'une cathédrale, puis des voix en prières monter des concerts de prières vers les cieux.

L'abîme sous ma couche était ouvert et je descendis dans les ténèbres et le silence, toujours enlacé du spectre, et je frissonnais, éperdu, aux mots d'amour que sa voix chuchotait à mes oreilles. Je reconnus la voix de ma maîtresse.

Phil. D'Auray.

Crépuscule embrouillé.

Amoto solo;
Te solo amai.
Tu frosti il primo,
Tu par sarai
L'ultimo oggetto
Che adorero.

(Métastase.)

Savez-vous que j'ouvre les yeux sur un banc de la place Chaboillez. Je les ai pochés comme un œuf. Au temps de l'équinoxe, les nuits sont égales aux jours. Je n'ai pas dormi le jour, fallait donc que je me tienne éveillé la nuit. Les volets de mon habit sont tortillés et mes escarpins de bal font volte-face sur les galets polis. Une fleur cruciale pend juste à ma boutonnière et tombe au moment même ou j'en parle. Fanée! Mes poches ressemblent à des vomitoires d'où tout le monde s'est écoulé, il n'y a plus rien dedans.

Je suis à mon réveil dans une crudité d'humeur mal digérée. Mon huit-reflets en a perdu sept; il est trene de pioissère. Encore sous le coup d'un breuvage somnifère, je suis à croupetons par terre. Que voulez-vous, mon

père, on ne revient pas pansu de Cythère. Il n'y a pas de météorisme à attraper quand on broute dans la pâquis des petites femmes; au contraire, on diminue et... Je n'ai pas un rouble, mais que le Paraclet m'assiste! "Amabile ragazza," vous m'avez saigné comme un Agneau Pascal.

Il me faudrait un cantharide pour ce soir, car mon mal d'amour est passé avec les rougeurs de la lune sur l'eau du bassin ensanglanté.

C'est drôle, j'écris mon nom sans faire de fautes d'orthographe, ce matin. Comme Titus, je suis heureux, car j'ai bien rempli ma nuit... Je voudrais bien, moi aussi, me faire parfumer par Joseph d'Arimathie.

Par Dieu, il pleut, et il n'y a plus de place sous le réverbère, depuis que le sergot y prend toute la place! Cochon de temps, faut que le ciel se soit mal conduit pour couler comme ça! Me voilà sûr de ne pas rissoler. Mes pieds mouillés sentent le rocambole et mon pantalon fait des rigoles. Tiens je vais jeter mon chapelet sur le sable pour savoir quelle direction prendre. Septentrion! La barbe, va falloir que je monte. Quelle lourdeur dans nos quilles! je ne retrouverais dans un gynécée que, ma foi, je ne saurais que faire... Vais-je manger maintenant des scorpions, comme Zoé du Zodiaque.

Si j'étais un type dans le genre de l'Autre, je passerais bien quarante jours à jeun, par esprit d'économie. Mais... D'ailleurs, restent encore des fèves pour sauver du luxe, ce siècle perdu. Pythagore, Horace en mangeaient. Pour un sesterc, ils en avaient un bol plein chez le restaurateur. J'en ai autant aujourd'hui pour une pièce en nickel.

Quelle différence y a-t-il donc entre ces champions de la littérature, de la philosophie comme des sciences et moi?

Il est aussi facile de rapprocher six ou sept siècles que de faire toucher les deux pôles par la ligne équatoriale et il est aussi paradoxal de parler de la suprématie des hommes d'hier que de soutenir que la terre est ronde.

La pluie cesse! sacrée chance! Le ciel est en convalescence. Attrapé, sa nuit n'a pas été meilleure que la mienne.

Roger Bon-Temps.

(A la façon de Alp., cet article est extrait d'un volume de poésies encore à faire, mais tout de même, en préparation!)

Galanterie policière

La galanterie comme l'amour n'est point sujet qui prête à badinage.

Deux agents de police, qui avaient probablement oublié leur Musset, viennent d'attraper, pour leur manque de mémoire, un savon conditionné de la part de leur chef.

L'aventure est toute récente.

Les deux Pandores, l'autre soir, entrant chez eux, prirent le tramway—les agents ne passent pas une journée sans prendre quelque chose.—C'était à l'heure où dans le véhicule "payez en entrant" les passagers prennent le nom de sardines. Les deux subalternes de M. Campeau avaient malgré la foule, on ne sait par quel hasard, réussi à s'installer commodément chacun sur un siège.

Pour leur malheur, comme dans la fable, deux poules survinrent, pardon: deux femmes, et allèrent se placer en face d'eux. Les policiers, même devant un cambrioleur n'auraient pas été plus impassibles; ils ne bougèrent d'un pouce, et les deux dames restèrent debout.

Le lendemain,—comment expliquer ce miracle, puisque les femmes ne sont pas bavardes,—le chef Campeau apprenait la conduite peu galante de ses deux hommes.

Sur l'heure, il fit traduire les coupables devant lui, et après leur avoir lu une ou deux pages d'un traité de politesse, les condamna à quinze heures de travail supplémentaire. (authentique).

A dater de ce jour, la police devint un corps d'élite; à côté d'elle, le Vert-galant eût été grossier personnage.

Mais comme dit l'Anglais: Too much of a good thing, is good for nothing.

Peu de jours plus tard un autre agent était encore amené devant le chef.

—On me rapporte que vous vous êtes conduit comme un polisson.

—Ben, j'va vous dire chef. J'étais dans les chars, y étaient ben paquetés; quand tout à coup, une criature se plante devant moé. J'étais pas capable de grouiller pour y donner ma place, quand j'ai vu ça, comme j'connais la discipline j'y ai offert de s'asseoir sur mes genoux...

N. Tellier

A M. le Directeur.

Montréal, 3 mars 1916.

M. le Directeur.

Veillez me permettre, dans un tout petit coin de votre journal, de féliciter un certain "Connaisseur," qui s'est enfin réveillé, levé et relevé. Il était bien temps: on nous croyait morts au quartier latin.

Je suis même surpris de voir qu'il n'y a personne autre que le "Connaisseur," pour protester contre les élaborations de "Carabin-Carabinant."

Gens de Laval, ayons donc le courage et le bon sens de réagir contre l'assomissement qui nous gagne.

Nos aînés nous voient avec des yeux de géants: nous sommes si nains, si anémiques, si rachitiques. La mort nous guette par atrepsie.

Réveillons-nous et saluons d'abord le "Connaisseur" qui se rebiffe.

Un nain connu.

Beuverie Baillargeon

256, EST, S.-CATHERINE

Préparations spéciales de "bisailleurs" pour les étudiants. La seule brasserie classique du quartier latin.

Cartes Professionnelles

Téléphone Main: 1056.
Téléphone Main: 1952.

ALDERIC BLAIN, B.A.L.L.L.
AVOCAT
Edifice "Royal Trust"
107 S.-Jacques, 107
Chambres 504 et 506. MONTREAL.

Tél. Main: 3539. Résidence: 1473 rue S.-Denis.

HONORE PARENT, L.L.L.
AVOCAT
99, rue S.-Jacques, 99. MONTREAL

Téléphone Main: 2175
JEAN-LOUIS LACASSE
NOTAIRE
Edifice "Duluth"
50 Notre-Dame Ouest, 50. MONTREAL.

E. A. D. Morgan. Salluste Lavery, B.C.
MORGAN & LAVERY
Suite 620, Edifice Transportation, 120 St-Jacques
Téléphone: Main 2870. Cable EADMOR

Wilson & Lafleur Limitée
19 rue S.-JACQUES
LIVRES DE DROIT
Langelier: Cours de Droit Civil.
Conditions faciles pour paiement.

NOS DENTS
sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain
(INCORPORE)

162 RUE S.-DENIS, MONTREAL